

CREUSE LA MORT

Paul CLEMENT

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Paul Clément, Post-Apo Éditions, 2016

Edition : novembre 2019

ISBN : 9782955782071

<http://www.copyrightdepot.com/cd77/00055453.htm>

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur, est illicite.

Post-Apo Éditions
59144 Wagnies-le-Grand
contact@paul-clement.com
www.paul-clement.com

Couverture et design : Arthur Clément



I

Le trou est apparu pendant la nuit. Hier il n'était pas là, j'en suis convaincu. J'ai bien failli ne pas le voir, presque masqué par les épais massifs de pyracanthas qui bordent l'allée menant à la maison. Mais les lourdes grappes de boules rouges, refusant de le dissimuler, se sont comme écartées pour me le dévoiler.

Le moteur de ma voiture ronronne derrière moi. Arrêté en plein milieu du chemin, le véhicule s'impatiente, lui qui était prêt à me conduire au travail. Cela fait plusieurs minutes que je me tiens au bord du trou, ne trouvant aucune explication à sa présence dans mon jardin. À mi-distance entre mon domicile et la petite route départementale sur laquelle débouche l'allée, cet étrange rectangle brunâtre n'a pas de raison d'être. La mairie a-t-elle commencé des travaux de rénovation des canalisations ? Ou bien une gaine électrique est-elle défaillante ? Pourtant, je sais bien que ni tuyaux ni fils ne sont enterrés sous cette terre argileuse dans laquelle ma femme s'évertue à faire pousser toutes les plantes sur lesquelles elle met une main pas toujours verte.

Et où sont les engins, les outils ? Il n'y a rien. Ce trou. Un tas de terre fraîchement retournée. Pas la moindre trace d'un ouvrier qui, par une quelconque folie, serait venu travailler en pleine nuit. Rien.

Je m'accroupis. La vue de cette petite fosse, profonde de seulement une quarantaine de centimètres, me dérange. Sa présence inexplicable m'inquiète, certes. Mais c'est sa forme parfaite qui me perturbe le plus. Ses bords sont d'une régularité incroyable, taillés avec une précision redoutable. Pas une motte n'ose gonfler le ventre pour dépasser ses sœurs. Étonnamment alignées, elles forment un ensemble plat et régulier. Je passe la main sur la terre. Elle s'effrite aussitôt et dégringole au fond du trou. L'ensemble perd immédiatement sa singularité. Je gratte à nouveau l'argile puis me relève en soupirant. Tout cela s'expliquera bien assez vite. J'hésite à faire demi-tour, à prévenir ma femme mais j'y renonce. Si des agents municipaux débarquent sans prévenir sur notre pelouse, elle sera la première à sortir en hurlant.

Je regagne alors ma voiture. Le chauffage a bien fonctionné et c'est un air chaud et bienvenu qui m'y accueille. Je ne m'en étais pas rendu compte : je suis frigorifié. L'hiver est particulièrement rude cette année et le thermomètre peine à sortir des négatifs. Comment ai-je pu rester dehors aussi longtemps sans ressentir ce froid glacial ? Je jette un œil vers le trou puis enclenche la première. Les graviers du chemin crissent sous les roues et la voiture se met en mouvement. Je roule au pas, le regard oscillant entre le rétroviseur où le reflet du trou s'obstine à s'accrocher et la route qui s'étire devant moi. J'arrive enfin au croisement. Personne. Je pars en trombe sur la départementale. L'étrange fosse disparaît enfin.

Je n'ai qu'une vingtaine de kilomètres à parcourir pour rejoindre la ville où je travaille, la plus proche de chez moi. Quand nous avons emménagé ma femme et moi, nous savions qu'habiter à la

campagne aurait ses inconvénients. Prendre la voiture tous les jours pour aller à un boulot qui ne nous comble pas. Parcourir plusieurs kilomètres pour aller acheter la moindre bricole pour dépanner. Devoir conduire pour faire à peu près tout et n'importe quoi. Mais rien ne vaut le calme qui pèse sur les environs. Le plaisir de n'avoir qu'un pas à faire pour profiter de la nature, de la forêt qui s'étend, humide et épaisse, derrière la maison.

Comme à mon habitude, j'allume la radio à la recherche d'une station pas trop rébarbative. Pour une fois, je m'attarde quelques secondes sur une chaîne d'infos. Le paysage défile, simple succession de poteaux électriques se découpant en alternance sur fond boisé et champs en jachère.

La bande FM diffuse quelques actualités d'une banalité consternante. Des accidents liés aux épaisses couches de verglas qui ont envahi les routes cet hiver. De nouveaux attentats à Kaboul. Un conseil sur le climat qui n'a abouti qu'à un pied de nez supplémentaire à l'environnement. Des informations toutes aussi déprimantes les unes que les autres. Puis la journaliste, qui relaie ces messages d'une voix monocorde dépourvue de sentiments, suscite enfin mon intérêt :

— ...un fait divers aussi surprenant qu'inhabituel. Plus d'une cinquantaine de vaches auraient été retrouvées mortes dans une exploitation laitière du Limousin. Selon la gendarmerie, les animaux auraient été dépecés intégralement dans la nuit de mercredi à jeudi. Leur propriétaire qui a fait la macabre découverte se dit choqué et assure n'avoir jamais vu une chose aussi effroyable. Les autorités privilégient la piste d'un acte de barbarie. La possibilité d'une attaque par des animaux sauvages a été écartée très rapidement devant l'ampleur de ce qui est décrit comme une boucherie de grande envergure. Nous reviendrons prochainement sur cette affaire qui secoue déjà toute la communauté des éleveurs de France.

La commentatrice enchaîne avec un autre sujet toujours sur le même ton d'indifférence. Je pousse un soupir. Quel groupe de malades a bien pu commettre un acte pareil ? Je les imagine, menottes aux poignets, se défendre d'un prix de la viande trop élevé ou bien plaider la démence pour finalement sortir de prison quelques années plus tard pour bonne conduite.

— Quel pays de tarés.

J'approche de la ville et la campagne laisse place à des édifices toujours plus imposants. Bientôt je serai au bureau. Les bâtiments commencent à pulluler et les derniers pâturages disparaissent au profit d'un béton omniprésent. Le gris chasse le vert et mon arrivée prochaine au travail n'arrange en rien mon humeur déjà bien altérée par la découverte du trou.

Je m'engage dans la rue où se situe l'agence et me concentre pour afficher un air neutre et me débarrasser de ces traits contrariés qui hantent mon visage depuis le matin. Mon faciès de travail enfilé, j'entame un créneau entre deux voitures, forcément mal garées, à une trentaine de mètres du bureau. Je devrais me réjouir d'être si proche. Le véhicule recule en douceur, je m'applique mais rate ma manœuvre. Je m'y reprends et échoue encore. Quelqu'un klaxonne. Agacé, je sors complètement de la place, qui semble rire en me voyant prendre la fuite, et m'éloigne. Dans le rétroviseur, je vois la voiture qui me suivait se garer tranquillement. Je la reconnais alors. La Mercedes de mon patron. Je l'insulte mentalement et rejoins le parking le plus proche à trois cents mètres en essayant de garder le sourire niais que je serai obligé d'afficher toute la journée ; même lorsque mon boss me rappellera, d'un air narquois, mon échec de manœuvre automobile.

Je tourne en rond cinq minutes et trouve enfin une place en bataille. Je m'y engouffre sans problème.

Je prends une grande bouffée d'air chaud et sors dans le froid hivernal. Il me mord la peau des mains immédiatement et je m'empresse de les glisser dans les poches de mon blouson. La froideur agressive et indélicate les poursuit jusque sous le tissu. Je me mets à courir, maintenant pressé de rejoindre le fauteuil confortable et l'air surchauffé de mon bureau. Je slalome entre les détritiques et les crottes de chien gisant sur le trottoir et arrive enfin face à la devanture bleue et blanche de l'agence. Je pousse un dernier soupir et entre, sourire de convenance accroché au visage.

Christine, qui s'occupe de l'accueil, me repère aussitôt et me gratifie d'un bonjour chaleureux auquel je réponds par un geste amical. Je m'avance vers elle, prêt à m'enfermer pour le restant de la journée et à voir les clients se succéder avec leurs problèmes toujours plus dramatiques, puis m'immobilise brutalement. Je fixe cette cage d'acier et de verre où se trouve mon bureau et repense au trou. Je réalise enfin ce qui me dérange : il a tout d'une tombe.



II

Les barres d'acier et les vitres de ma prison professionnelle observent les clients défiler sans s'en soucier. Il y a ceux, souvent jeunes, que la vie n'a pas encore brisés. Ils sont pleins de rêves et de projets pour le futur. Les couples se regardent avec des yeux amoureux, se tiennent la main lorsqu'ils évoquent la maison qu'ils veulent faire construire.

À tous, je souris. J'entre dans leur jeu du bonheur, et je leur accorde le crédit qu'ils désirent. Sur vingt, trente ans. Rien n'entache leur joie. Ils ressortent radieux, prêts à voir une somme faramineuse leur être versée, oubliant les années qui suivront, rythmées par les ponctions sur leurs comptes en banque.

Puis il y a les autres. Ceux déjà écrasés par le poids de leurs crédits. Ceux dont les cartes bancaires sont bloquées du jour au lendemain. Les éternels « à découvert ».

À eux aussi, je souris. Je leur tiens toujours le même discours : je suis là pour eux, pour les aider à trouver une solution. Au départ, ils sont réticents, certains essaient de m'apitoyer, pleurent, avant de capituler et de repartir avec un nouveau produit financier sur le dos. Le temps de sortir la tête de l'eau, quelques mois ou quelques semaines, une belle perfusion dorée. Ils s'en vont mais reviendront très vite.

Il est déjà midi passé et le dernier client de la matinée quitte enfin mon bureau. Il a souscrit un crédit, remboursement différé sur cinquante ans. L'assurance de se faire vampiriser toute une vie.

Je le regarde traverser l'accueil, saluer Christine d'un air ravi, et disparaître par la porte automatique. Je me laisse tomber au fond de mon fauteuil en soupirant. Un œil sur l'écran de mon ordinateur, je consulte mon agenda de l'après-midi. Tous les créneaux sont remplis et les petites cases affichent, sur un fond rouge, un nom de famille et un numéro de client. Du rouge partout. Pas un vide.

L'image du trou refait alors surface dans mon esprit. Toujours aussi parfait et hypnotisant. Je me saisis du téléphone, posé près du présentoir à brochures, familles souriantes sur la couverture, et commence à composer le numéro de chez moi quand la porte s'ouvre. Il n'y a qu'une seule personne qui ne frappe pas avant d'entrer.

— Ah Fred ! Qu'est-ce que t'as foutu ce matin ? me demande mon boss, les sourcils levés, lui donnant un air imbécile.

— Bonjour Pierrick, je lui dis, soulignant avec peu de subtilité la rudesse de son entrée. Que voulez-vous dire ?

Je vois très bien de quoi il parle.

— Ouais salut, marmonne-t-il avant de retrouver une expression amusée. Tu sais pas te garer, alors ?

Il s'assoit sur le bord de mon bureau.

— Ah ça. Oui. Je me suis raté, je lui réponds tout simplement, avouant immédiatement mon échec et ne cherchant pas d'excuses pour ne pas lui donner de raisons de s'appesantir sur mon cas.

— J'espère que tu es plus doué pour vendre nos produits, ajoute-t-il dans une dernière tentative de me vexer, visiblement frustré de ne pas pouvoir s'amuser plus longuement. N'oublie pas, tu pourrais être employé du mois. Parce que conducteur, c'est raté.

Il plonge ses yeux dans les miens espérant y trouver une quelconque trace de gêne mais je maintiens un regard froid et détaché. Il soupire.

— Bon, allez, au boulot ! s'exclame-t-il pour conclure.

Il s'éclipse en laissant la porte ouverte et s'éloigne vers le poste d'accueil où il se penche au-dessus de Christine.

— Pauvre connard.

Je me lève, attrape mon blouson qui m'attend sur le portemanteau, sombre témoin de mes interminables rendez-vous, et quitte la pièce. Mon patron se tient toujours près de la jeune secrétaire, le regard indubitablement plongé dans son décolleté. Christine n'ose pas s'écarter et continue à taper sur le clavier de l'ordinateur, tâchant d'oublier cette présence gênante dans son dos.

— Attention aux voitures, me lance-t-il en me voyant approcher de la porte.

Je ne lui prête pas attention et sors. Le froid me saisit immédiatement et je serre les dents en traversant la route étonnamment déserte.

La clochette du café indique bruyamment mon arrivée et je file directement à ma table habituelle, au fond de la salle, là où une étroite fenêtre donne sur une rue parallèle à celle de l'agence. De là, je ne vois plus la devanture de la banque. Je peux enfin manger en paix. J'essaie de penser à autre chose, d'oublier les problèmes du boulot. Le garçon ne met habituellement que quelques minutes à me servir. Nous nous sommes mis d'accord et il m'apporte un plat différent chaque jour de la semaine. Parfois, quand j'ai le temps, je prends un café et discute avec lui. Autant dire que je ne sais pas grand-chose de sa vie.

Je plonge la main dans la poche de mon blouson à la recherche de mon portable et la ressors bredouille. Je fouille les autres poches de la veste mais n'y trouve rien. Je réalise que je l'ai laissé sur le bureau, à l'agence. Je devrai attendre avant de prendre des nouvelles de Renée. J'hésite à me lever et à retourner le chercher. Quelqu'un est-il venu travailler près du trou ? L'envie de la contacter et de lui poser la question grandit en moi quand un bruit sec me tire de mes pensées.

Le serveur se tient à mes côtés, un plat de raviolis maison devant moi. Il essuie la sauce qui a giclé sur la table.

— Pardonnez-moi monsieur Urbin, j'ai failli trébucher sur la chaise d'à côté, me dit-il d'un air gêné.

— Plus de peur que de mal, je lui réponds en souriant.

Il s'excuse encore une fois et s'éloigne d'un pas nonchalant, son chiffon glissé sous le bras. De la vapeur s'échappe de l'assiette et monte jusqu'à mon visage. Elle le caresse et un doux fumet entre dans mes narines. Raviolis au saumon. Ce n'est pas de la grande gastronomie mais les plats sont copieux et abordables. Comme les autres conseillers, qui mangent régulièrement ensemble, je pourrais moi aussi m'offrir un repas bien plus prestigieux mais cet endroit me rassure et m'apporte un calme que les restaurants branchés me refuseraient. Son cachet austère, ses piliers de comptoir toujours assis sur les mêmes tabourets, sa décoration surprenante et sa carte rapidement imprimée sur une feuille A4 glissée dans une pochette plastique, tout cela me tranquillise. Je m'y sens bien.

Je plonge ma fourchette dans l'assiette et la glisse dans ma bouche. Je regrette immédiatement de ne pas avoir soufflé dessus alors que la langue me brûle ardemment. Je plaque une main contre mes lèvres et laisse la chaleur s'échapper en exhalant. L'intérieur de ma bouche s'apaise et le goût de l'aneth se fait enfin sentir. Je prends mon temps pour terminer, laissant mon regard se porter d'un objet de décoration à un autre. Je me surprends à chaque visite à découvrir un détail, tel ce petit masque vénitien fixé derrière le comptoir que je n'avais jamais remarqué. Une nouveauté peut-être. Soudain, ma montre émet une sonnerie agaçante. Il est déjà treize heures. L'heure d'y retourner. J'écarte l'assiette, enfile mon blouson et me dirige vers la sortie. Je salue le serveur qui sert un verre de rouge à un habitué.

— Vous mettez ça sur mon compte ?

— Bien sûr.

Et j'entre à nouveau dans le froid, préparant mon sourire de convenance. Je m'empresse de traverser la chaussée en évitant les conducteurs énervés qui s'y succèdent, eux aussi en route pour leur travail. Puis c'est le retour dans l'air surchauffé de la banque. Encore une série de clients qui s'annonce. Et surtout, le visage de cet idiot qui me regarde :

— Pas d'accident alors ?



III

Il repousse sa chaise violemment, scandalisé, et quitte la pièce. Il ne manque pas d'insulter Christine qui lui demandait de se calmer, le voyant tempêter contre moi, et sort de la banque. Il en faut toujours un comme ça pour terminer la journée, un exclu du système bancaire ; ce genre de personne qui passe ses journées à écumer les agences de la ville avec l'espoir de pouvoir ouvrir un nouveau compte et profiter des découverts autorisés pour assouvir ses besoins obsessionnels de poker en ligne, de loto et de PMU. Une belle note positive pour mon dernier client.

Il est presque dix-neuf heures. Mon patron est parti depuis longtemps. Pour récupérer ses enfants à la sortie de l'école. Soi-disant. Je me lève, redresse le fauteuil en plastique noir qui gît au sol et éteins mon ordinateur en glissant le bras par-dessus le bureau. L'écran n'est pas encore noir que je sors déjà de la pièce. Je salue brièvement une Christine elle aussi épuisée et m'en vais.

Il fait nuit noire et les éclairages publics ont bien du mal à transpercer cette obscurité hivernale. Leurs faisceaux semblent vouloir se réduire à de simples taches circulaires sur le trottoir et sur la route, refusant, envers et contre tout, de se rencontrer. Je chemine d'une zone lumineuse à une autre et arrive enfin au parking où l'intérieur frigorifique de ma voiture m'attend. J'allume aussitôt le chauffage, laissant la radio en veille, et prends la route de la maison.

Sorti de la ville, où les automobiles continuaient à s'agglutiner dans les rues, les véhicules se font plus rares. L'habitable plonge dans un silence sépulcral alors que l'écho de l'agitation des citadins s'est tu.

Je mets les pleins phares, cherchant à percer la noirceur de la nuit qui s'ouvre devant moi. Tout est si mort que je doute d'avoir à les couper pour ne pas éblouir un autre conducteur. Pas une voiture à l'horizon. Pour la première fois, le chemin du retour ne m'inspire rien qui vaille. Les arbres défilent sur le bas-côté, pâles silhouettes émergeant de l'ombre comme autant de griffes qui entourent la petite départementale. Il n'y a pas de brouillard et pourtant je ne vois pas à plus de quelques mètres comme si la lumière des phares était terrorisée à l'idée de s'enfoncer dans les ténèbres. Lorsqu'elle n'est pas complètement effacée, mon regard s'accroche à la ligne blanche centrale. Je roule presque au milieu de la route, sentant une angoisse inexplicable monter en moi, une peur d'être happé par les abords sinistres de la chaussée.

Soudain, une grande langue de lumière se déroule devant moi. Je ne réagis pas, toujours sous le coup de cette étrange peur qui s'est installée en moi. Puis donne un violent coup de volant lorsque le klaxon tonitruant d'un énorme poids lourd rugit en face de moi. Je manque de peu la collision. Je crois même que mon rétroviseur gauche a éraflé la gigantesque carlingue du camion. Je stabilise mon véhicule et m'arrête sur le bas-côté. Les feux de détresse éclairent par intermittence les alentours de la

voiture. Mes mains enserrèrent violemment le volant, donnant aux jointures de mes doigts une teinte d'un blanc spectral.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? C'est pas le moment de faire un burn-out...

Mon cœur bat la chamade. Je ne suis pas passé loin du pire. J'appuie la tête contre le volant et reste ainsi quelques minutes, le temps de retrouver mon calme. Les battements de mon palpitant semblent se propager depuis mon front, là où le plastique froid s'enfonce dans sa peau. Puis sans prévenir, cette peur irraisonnée essaie à nouveau, pernicieuse, de s'insinuer en moi. Je redresse et secoue la tête essayant de la chasser de mon esprit.

— Allez Fred, allez, ressaisis-toi.

Je parviens enfin à reprendre le contrôle de moi-même et redémarre en vérifiant de manière exagérée qu'aucun véhicule ne vient dans les deux sens. Ce petit accident fera partie de mes secrets. Pas besoin d'inquiéter Renée pour si peu. C'est le week-end demain, tout devrait s'arranger. Sur les derniers kilomètres, la route semble avoir retrouvé un aspect normal. Le noir n'est que celui de la nuit et la lumière des phares s'étend sans mal sur l'asphalte. Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé. Une journée surchargée qui avait mal commencé... Voilà tout. L'intersection menant à la maison, dont j'aperçois déjà les lueurs, de grandes fenêtres éclairées et un luminaire extérieur allumé pour moi par ma femme, se dessine enfin. Je mets le clignotant, malgré l'absence d'autres automobilistes, et m'engage sur le chemin.

Je fais quelques mètres, rythmés par le bruit des gravillons qui rebondissent sur la carrosserie, et arrête la voiture à proximité du trou. L'amplitude des phares ne permet pas de l'éclairer intégralement, mais je le discerne malgré tout. Il est toujours là. Il ne paraît pas avoir changé, ou bien est-il plus profond ? Soudain, ma crise d'angoisse reprend et j'ai le sentiment tenace que la nuit essaie d'aplatir mon véhicule, telle une main charnue broyant le corps frêle d'un moineau. Je démarre en trombe, fonce jusqu'à la maison et, en un brusque coup de frein, m'immobilise à quelques centimètres de la porte du garage. Je ne prends pas le temps de rentrer la voiture, me saisis de ma sacoche et cours dans l'escalier qui mène à la porte d'entrée au premier étage, le cœur tambourinant dans la poitrine. Je fouille dans ma poche pour trouver mes clés quand la porte s'ouvre devant moi.

— Papa !

La pression se dissipe légèrement à sa vue et j'entre en entraînant ma fille dans mes bras. Je cale son postérieur sur mon avant-bras droit et de la main gauche tire discrètement la porte derrière moi. Elle se referme. Je suis enfin à l'abri. La noirceur ne pourra pas s'immiscer ici.

— Tu rentres tard ce soir, se plaint-elle.

— Tu sais très bien que je ne sais jamais quand je vais terminer, je lui réponds en souriant.

À huit ans, elle commence à peser et je la dépose délicatement au sol. Ses petits pieds, réfugiés derrière la grimace sournoise de ses chaussons Garfield, atterrissent doucement sur le tapis de l'entrée. Je me baisse et dépose un baiser sur son front.

— Papa est rentré ? demande une voix à l'autre bout du couloir.

Elle n'attend pas qu'on lui réponde et apparaît dans l'encadrement menant à la cuisine, un tablier brun noué autour du cou. Renée sourit, me fait un signe de la main et disparaît dans son repère. Emma s'empresse de la rejoindre.

— Viens Papa, viens voir ce que maman a préparé ! s'exclame-t-elle en s'éloignant.

— J'arrive, un instant.

Je suis à nouveau seul. Je secoue la tête, essayant de remettre de l'ordre dans mon esprit. J'ouvre la porte à ma gauche, celle de mon bureau, là où des dizaines de romans attendent patiemment que je trouve le temps de les lire. Je jette ma sacoche sur le sofa qui orne un des coins de la petite pièce et fais un pas vers la cuisine. Je m'arrête subitement, pris d'un doute.

Je me retourne et colle le front contre le verre froid de la fenêtre, toute en hauteur, qui s'aligne le long de la porte d'entrée. Je plonge mon regard dans le noir, espérant capter l'image sinistre du trou dans le jardin, mais l'obscurité est totale. Je ne vois rien, pourtant j'ai l'impression qu'il s'y passe quelque chose. Ma respiration brouille davantage ma vue, couvrant la vitre d'une fine couche de buée. Soudain, je sursaute en me retournant.

— Chéri, tu vas bien ? me demande Renée en retirant doucement la main de mon épaule, un air inquiet sur le visage.

— Oui oui... je lui mens pour la rassurer.

— Tu ne rentres pas la voiture ce soir ?

— Non, c'est pas la peine.

— T'as pas peur que ça gèle ?

— Non ça devrait aller.

Elle me regarde bizarrement, essayant de comprendre ce qui m'arrive puis abandonne.

— OK. Ne viens pas te plaindre demain matin.

Je laisse échapper un faible rire, imaginant ce qu'elle me ferait subir si j'avais l'audace de lui demander son aide le lendemain. Je fais un pas de côté vers la porte et pose la main sur l'interrupteur de l'éclairage extérieur. D'un bref mouvement du doigt, je rends le perron au monde de la nuit. Maintenant tout est noir dehors. Il est temps d'oublier cette journée dans la lumière de la maison... de ma famille.

— Au fait, c'est quoi ce trou dans le jardin ? me demande-t-elle.



IV

J'hésite à faire l'innocent pour ne pas avoir à parler du trou mais je sais que mon petit numéro ne durera pas plus de quelques secondes. Renée a toujours su d'un simple coup d'œil deviner si je mentais ou non. Autant être franc :

- J'en sais rien chérie, ça m'a travaillé toute la journée.
- C'est juste des travaux non ? dit-elle d'un air soucieux.
- C'est ce que je me suis dit aussi. Tu as vu quelqu'un aujourd'hui ?
- Non, personne.
- Et pourquoi venir bosser la nuit ? Il n'y était pas hier.

La sonnerie du four retentit soudain à l'autre bout du couloir. Les yeux de ma femme s'illuminent.

- Oh c'est prêt, s'exclame-t-elle en prenant la direction de la cuisine au pas de course.

Je la regarde foncer et la suis. Comme elle, mon seul souci ce soir devrait être le repas.

J'entre à mon tour dans la pièce qu'un énorme nuage de fumée a envahie. Le four, que Renée maintient ouvert, une manique au bout du bras, crache d'épaisses volutes de vapeur.

- C'est pas vrai, le sachet s'est encore percé, se plaint-elle en me voyant arriver.

Je cours jusqu'à la fenêtre de la cuisine et l'ouvre en grand. L'air froid me saute au visage et je recule d'un bond, manquant de renverser la carafe en verre posée sur la table derrière moi. Affamée, la nuit ne perd pas une seconde et engloutit la fumée qui se précipite à l'extérieur, chassée par un étrange courant d'air.

— Merci chéri, me lance ma femme en déposant sur le plan de travail un grand plat au milieu duquel est posé un poulet rôti, astucieusement placé dans un sac de cuisson ; percé.

Je ne réagis pas et continue à fixer la fenêtre. J'ai l'impression que le noir gagne du terrain, entrant dans la cuisine peu à peu en dévorant la menuiserie.

- Fred, tu vas bien ?

Entendre mon prénom sortir de la bouche de ma femme qui d'ordinaire privilégie des surnoms plus affectueux, me ramène à la réalité.

- Oui. Ça va. Désolé, j'ai trop travaillé je pense.

Elle s'avance vers moi, se met sur la pointe des pieds et dépose un tendre baiser sur mes lèvres crispées.

- À table alors. Va t'asseoir.

Incapable de remettre de l'ordre dans mes pensées, je me dirige vers la salle à manger où Emma est en train de jouer, vautrée sur le tapis turc que nous avons ramené d'un de nos voyages. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Suis-je en train de perdre la tête, la faute à ce boulot de malade ? Comment puis-je avoir peur de la nuit à mon âge ? C'est invraisemblable. Je pousse un léger soupir,

un œil sur la petite, perdue dans un monde imaginaire bien à elle, et prends place. Renée a déjà mis la table. Mon assiette vide me fixe d'un air dépité, attristée autant par mon état que par sa blancheur déprimante pas encore entachée d'une délicieuse sauce. Derrière moi Renée jure. Elle s'est probablement brûlée en sortant le poulet de son plat.

— Chérie, t'as besoin d'aide ? je lui demande en me levant.

— Non c'est bon ! J'arrive ! Deux minutes !

Je m'approche de la télé, un grand écran plat fixé au mur du fond du salon qu'une grande arche connecte directement à la salle à manger. Incapable de mettre la main sur la télécommande, probablement encore fourrée entre deux coussins du canapé, je porte la main au bouton d'allumage et rends vie à l'appareil. Il est tout juste vingt heures et les titres du journal commencent à défiler. Posté à quelques centimètres de l'écran, je regarde les images se succéder.

La voix-off arrive enfin au sujet qui m'intéresse – le massacre des vaches dont j'ai entendu parler à la radio – quand soudain tout devient noir. Je penche la tête en arrière, surpris.

— Pas de télé à table, me dit Renée qui a réussi par miracle à trouver la télécommande.

— Je regardais juste les titres du journal, je réponds en soupirant. Je voulais en savoir plus sur ce massacre de vaches.

— Qui c'est qu'a tué des vaches ? intervient une petite voix.

— Fred ! s'écrie Renée avant de se retourner vers Emma. Sûrement des animaux sauvages ma chérie.

— Ah c'est des loups alors !

— Sûrement, lui répond ma femme en me jetant un regard noir.

Puis tout est déjà oublié et ses yeux retrouvent leur bienveillance et leur amour habituels.

— Bon allez, à table tout le monde.

Le poulet a trouvé sa destination finale et dégage une agréable odeur depuis le milieu de la table. Renée nous sert copieusement, se réservant un beau morceau de blanc, et s'assoit à son tour. Elle commence à me raconter sa journée. Son travail de pigiste ne rapporte pas grand-chose, mais peu importe, le mien compense. J'ai toujours été clair avec elle : elle peut arrêter quand elle veut. Mais elle est heureuse ainsi et a réussi à trouver un équilibre qui lui convient. Je lui souris, partageant son bonheur, quand elle m'annonce que de nouveaux clients ont fait appel à elle aujourd'hui. Les sujets dont elle devra parler ne la captivent pas vraiment, mais la simple idée d'écrire la ravit.

Puis elle me pose à son tour la sempiternelle question. Elle sait bien que je n'aime pas parler de mon boulot, mais estime que discuter de tout est la chose la plus importante dans un couple. Je lui sers le même résumé quotidien et ne m'attarde pas sur le droit de cuissage évident dont souffre Christine. Je n'ai pas envie d'avoir à expliquer un tel terme à ma fille. Je me garde aussi de lui dire que mon boss est un pauvre type. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elle acquiesce à mes propos essayant de me montrer qu'ils l'intéressent. De son côté, Emma s'en donne à cœur joie avec l'aile de poulet qu'elle mange avec les mains. Sa figure barbouillée me laisse échapper un rire et Renée se joint à moi quand elle voit à son tour l'état dans lequel Emma s'est mise.

— Tu manges comme un cochon, lui dit Renée en lui essuyant délicatement les joues.

— Mais c'est pas facile, dit-elle en rigolant elle aussi.

— T'inquiète pas, continue chérie, je la rassure. C'est pas grave.

Enfin, le silence s'installe, tous occupés à vider nos assiettes encore bien remplies.

J'ai la bouche pleine et manque de m'étouffer lorsque Renée revient à la charge :

— C'est quand même étrange ce trou.

Je suis pris au dépourvu ; moi qui espérais qu'elle serait la voix de la raison dans cette affaire.

— Oui, je sais, je lui réponds sans la regarder.

— On devrait appeler la mairie. Ils doivent bien savoir s'il y a des travaux prévus.

— Oui, bonne idée. Je le ferai demain matin. N'en parlons plus.

— OK chéri, conclut-elle en souriant, voyant que le sujet me contrarie.

— Papa ? me demande soudain Emma qui me fixe, les yeux brûlant d'une excitation que je peine à m'expliquer.

— Oui ?

— Vous parlez du trou dans le jardin ?

Je me retourne vers Renée.

— On l'a vu ce matin quand je l'ai amenée à l'école, me dit-elle.

Je tourne à nouveau le visage vers ma fille.

— Ben, ma copine Sophie elle dit qu'elle a le même dans son jardin !



V

Le soleil est encore loin de s'être levé lorsque j'ouvre les yeux pour la millième fois. Je me retourne dans le lit, secouant involontairement Renée qui se plaint d'un petit grognement dans son sommeil, et découvre, les yeux fatigués, l'heure sur le radio-réveil. Les diodes rougeoyantes sont formelles : il est presque quatre heures. Les paroles d'Emma ne m'ont pas quitté depuis la fin du repas. « Le même dans son jardin ». L'esprit hanté par ces mots, ce sont des heures entières que j'ai passées à fixer passivement le plafond de la chambre plongée dans la pénombre. Parfois, le sommeil avait réussi à m'attirer jusqu'à lui, mais son emprise ne tenait jamais bon et mon obsession revenait à la charge et me ramenait à la réalité sombre et froide qui pesait sur la maison.

Une fois encore mon regard se pose sur le lustre, dont la barre métallique transversale sépare vaillamment le plafond en deux espaces d'un gris terne. Je n'en peux plus et me redresse, récoltant une nouvelle protestation de Renée. Je rabats délicatement la couette sur elle et sors du lit.

Nous n'avons pas pris la peine de fermer les volets et je perçois sans mal la noirceur de la nuit par la fenêtre. Je m'en approche. Malgré l'obscurité dans laquelle le jardin est plongé, je discerne sans mal un voile blanc qui pèse sur l'extérieur. Seule la cime des arbres à l'orée de la forêt en émerge, silhouettes plus sombres que le ciel lui-même. Une brume épaisse et glaciale entoure la maison donnant aux alentours l'apparence d'un lugubre cimetière de film d'horreur. Cette image me fait frissonner. « Le même dans son jardin ».

Je me laisse tomber dans le vieux fauteuil plaqué le long du mur derrière moi, celui que Renée avait acheté pour une poignée d'euros à une brocante avant de le remettre en état. Son coussin m'accueille avec un silence bienvenu. Mon regard se précipite à nouveau à l'extérieur.

À mesure que je l'observe, le brouillard semble s'épaissir comme s'il voulait dissimuler quelque horrible secret. Il s'écrase contre la vitre et fait bien vite disparaître le jardin dans son intégralité tandis que les arbres qui servaient de fond à cet inquiétant décor sont enveloppés à leur tour. Tout est blanc et noir. Le monde extérieur se coupe de nous, nous met en garde. Incapable de distinguer quoi que ce soit dehors, les battements de mon cœur, qui s'étaient affolés à la vue de l'obscurité glaciale de la nuit, commencent à ralentir. Peu à peu, mon corps s'apaise et cet écran blanc masquant toutes mes horreurs imaginées, m'apporte un soulagement inattendu. Les ondulations de la brume contre la vitre exercent alors un effet hypnotique sur moi. Les paupières lourdes et le corps confortablement installé, je finis par m'assoupir... une idée inquiétante tapie dans l'ombre de ma tête prête à surgir à tout instant : « Le même dans son jardin ».

— Chéri ? Chéri ? insiste une voix familière.

J'ouvre les yeux et me tourne dans sa direction. Renée, assise dans le lit, la couverture tirée jusque sous le menton, me fixe, une moue étonnée sur le visage.

— Qu'est-ce que tu fais dans le fauteuil ?

Je réalise subitement où je suis.

— J'avais du mal à dormir... ce fauteuil est plus confortable qu'il n'y paraît, je bredouille.

Elle me sourit.

— Allez reviens au lit, me dit-elle d'une voix douce mais pas complètement innocente.

Je m'extrais aussitôt du confort de mon refuge nocturne. Le parquet est glacial. Je m'apprête à me faufiler sous les draps pour rejoindre ma femme lorsque soudain j'y repense. « Le même dans son jardin ».

— Attends, je réponds précipitamment.

Je fonce vers la porte et quitte la chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ! je l'entends crier se moquant de réveiller Emma en faisant pareil remue-ménage.

Je l'ignore et traverse le couloir en trombe. J'arrive enfin dans l'entrée où je colle le visage contre la vitre, le long de la porte. Le soleil est sorti de sa cachette et la brume nocturne s'est entièrement dissipée, libérant le jardin de son emprise glaciale. Mes yeux s'écrouillent. Je recule, le souffle court puis me reprends, incrédule. J'arrache mon blouson, suspendu au portemanteau fixé au mur, et enfile en vitesse les premières chaussures sur lesquelles je mets la main. Mes pieds nus protestent lorsque je les enfonce dans le cuir de mes chaussures de travail. Affolé, je déverrouille la porte et me jette à l'extérieur, simplement vêtu de mon pyjama, un ensemble gris noir en tissu fin. Peu m'importe mon apparence grotesque, je m'élanche dans l'escalier. Je manque de glisser sur le carrelage gelé des premières marches, ne me rattrapant à la rambarde qu'à la dernière seconde, mais ne freine pas pour autant. J'arrive au niveau de la voiture, bien garée là où je l'avais laissée. Son pare-brise est intégralement couvert de givre comme Renée l'avait prédit mais je m'en moque éperdument. Je cours sur le chemin de gravier. J'imagine Renée m'observer depuis la maison, se demandant quelle mouche m'a piqué mais ne ralentis pas. J'entre sur la pelouse, la respiration haletante. Mes chaussures et le bas de mon pantalon sont humides, agressés par le givre qui s'était formé sur le gazon. Je n'arrive pas à y croire.

La fosse, à peine profonde de quelques centimètres la veille, s'enfonce maintenant à plus d'un mètre. Un tas de terre imposant repose à ses côtés. Les mottes, parfois hérissées de quelques brins d'herbe, comme des crânes dégarnis, s'y empilent vulgairement côtoyant des pierres de toutes tailles. Le trou a cependant retrouvé son apparence inexplicable. Mes affronts à sa perfection géométrique, lorsque j'avais gratté ses bords, ont disparu et la terre a de nouveau cet aspect étrangement rectiligne. La précision de l'ouvrage me laisse sans voix. Je cherche d'un regard inquiet l'outil qui aurait pu servir à creuser avec une telle dextérité, mais une fois encore, il n'y en a pas la moindre trace. Personne ne semble avoir travaillé ici. C'est comme si l'inquiétante fosse s'était régénérée et agrandie d'elle-même dans la nuit. Je déglutis péniblement, la gorge nouée par l'inquiétude. Soudain, j'entends Renée crier.

— Fred, qu'est-ce que tu fous putain ?!

Sa grossièreté, si rare, me tire de mes pensées et je me tourne vers elle. J'agite la main dans sa direction, lui indiquant que je vais revenir puis laisse mon regard plonger une dernière fois dans le trou, en ressortir, louvoyer entre les mottes du tas et enfin s'horrorifier devant une seconde aberration : un deuxième trou, légèrement plus petit, apparu juste à côté du premier.